

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 2 (1880)
Heft: 4

Artikel: Influence civilisatrice des missionnaires : [2ème article]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-131580>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

accordé 6000 à M. R.-E. Flegel, qui fait un nouveau voyage au Bénoué en vue d'explorer, au point de vue hydrographique, le plateau qui sépare les bassins du Niger, du Chari, de l'Ogôoué et du Congo.

M. A. Durieux, missionnaire à la côte de Bénin, au service de la Société des missions africaines de Lyon, a fait, de Badagry, un voyage à l'intérieur jusqu'à Ado et Mounfo. Il a encore trouvé sur sa route des forêts vierges, mais en général un sol excellent pour l'agriculture.

M. Bonnat vient de revenir en Europe, après trois ans de séjour aux mines du Tacquah en renonçant à la direction de cette entreprise. Il n'a nullement souffert du climat, quoique celui-ci exige beaucoup de prudence de la part des Européens; ceux qui veulent vivre près de l'Équateur en conservant la nourriture et les habitudes européennes, meurent en grand nombre. Le climat peut s'améliorer, pense-t-il, à mesure que les forêts diminueront par suite de l'exploitation des mines.

M. Soleillet qui avait quitté Saint-Louis pour l'intérieur, y est revenu à la suite d'informations d'après lesquelles les nègres du haut pays étant en guerre, il risquait d'être pillé comme il l'avait été une première fois. Il compte se remettre en route en octobre, et passer par Médine.

INFLUENCE CIVILISATRICE DES MISSIONNAIRES

Nous avons vu, dans le précédent numéro, que les premiers missionnaires protestants dans l'Afrique australe furent des Frères moraves; c'est à la même église qu'est due la première tentative, faite en 1736, de porter le christianisme aux nègres de la côte de Guinée, où depuis longtemps travaillaient des missionnaires romains dont l'œuvre était rendue infructueuse par la traite à laquelle se livraient à l'envi les Anglais, les Hollandais, les Français, les Portugais et les Espagnols. Mais tandis que le climat du sud de l'Afrique est généralement salubre, celui de ce littoral est tellement meurtrier pour les Européens, que les douze Frères envoyés successivement de 1736 à 1768 à Christiansborg, alors possession danoise, et dans les États du roi d'Akim avec lequel ils avaient conclu un traité d'amitié, y tombèrent les uns après les autres victimes de la fièvre. Cette mission dut être abandonnée jusqu'en 1828, où elle fut reprise par la Société de Bâle qui, pendant les dix premières années de son activité dans ce champ de travail, vit huit nouvelles tombes de missionnaires s'ouvrir auprès des douze précédentes. Il fallut songer à recommencer l'œuvre sur une autre base.

Revenu en Europe pour cause de santé, le missionnaire Riis ne fut pas plus tôt rétabli qu'il se rendit avec ses collègues Widmann et Thomp-

son (ce dernier, nègre d'origine, élevé à Beugen près de Bâle) à la Jamaïque pour y chercher 24 chrétiens indigènes, qui avaient fait partie d'une communauté morave dans cette île. Ils établirent cette colonie dans un climat plus salubre, à Akropong, qui devint comme la métropole de toutes les stations de la Côte d'Or : Christiansborg, Abouri, Abocobi, Odoumasé, etc. Pour fournir aux indigènes les éléments d'une instruction solide, la Société de Bâle fit mettre par écrit le *gan*, langue des districts de cette côte, fonda partout des écoles, et publia de nombreux ouvrages dans lesquels les natifs pussent puiser de nouvelles connaissances. En même temps que les missionnaires poursuivaient ce travail intellectuel, ils s'occupaient de tout ce qui pouvait contribuer à relever, fertiliser et civiliser le pays : la forêt vierge était défrichée et remplacée par des plantations auxquelles, de chaque station, conduisaient de bonnes routes ; autour des stations s'élevaient des villages et des villes, remarquables aujourd'hui par leur propreté, leur salubrité et le bon ordre qui y règne ; on y compte de nombreux ateliers de serruriers, de menuisiers, de charpentiers, de tisserands, où la jeunesse indigène prend goût aux arts et aux métiers des pays civilisés. A ces bienfaits, la Société de Bâle veut ajouter ceux que la science médicale pourra fournir. Tout récemment elle a saisi avec empressement les offres de plusieurs amis des missions, pour chercher à avoir à son service, pour la Côte d'Or, quelques médecins missionnaires, capables d'étudier à fond le climat de cette partie de l'Afrique, le caractère des fièvres qui s'y développent, les soins hygiéniques à prendre pour s'en garantir et les principaux remèdes à employer pour s'en guérir.

Elle n'a du reste pas été seule à travailler dans cette partie de la côte de Guinée. Dès 1834, les missionnaires wesleyens, prenant Cape Coast Castle comme centre, fondèrent, tout le long du littoral, et à l'intérieur dans le territoire des Fantis, un assez grand nombre de stations. En 1839, Freeman pénétra dans le royaume des Achantis, célèbres par leur férocité. Après avoir été retenu 48 jours à la frontière par la crainte superstitieuse des chefs et par l'état politique du pays, il arriva enfin à Coumassie, la capitale, et obtint du monarque barbare la permission de fonder une mission dans ses États. Secondé par Chapman, il eut la joie de voir ce pays où, à la mort des princes et des grands ou après une victoire, des centaines de personnes étaient immolées aux dieux du paganisme, s'ouvrir à l'influence du christianisme ; le prince Apoko brûla publiquement son fétiche, et refusa, à l'occasion de funérailles dans la famille royale, d'immoler, selon l'usage, un certain nombre d'esclaves ;

le chef Bakouai-Osai suivit cet exemple, et celui de la ville sainte de Boutama, un des favoris du roi, déclara ouvertement qu'il n'avait plus confiance en ses fétiches et plaça ses enfants dans la maison des missions.

Mais à mesure que le champ missionnaire s'étendit de la côte à l'intérieur, embrassant le pays d'Akem et même le Dahomey, les Achantis, effrayés à la vue des progrès croissants de la puissance des blancs, firent une tentative désespérée pour les arrêter dans leur marche incessante en avant et les refouler jusqu'à la mer. La guerre qu'ils engagèrent avec l'Angleterre, et pendant laquelle les missionnaires Ramseyer et Kühne, avec l'explorateur Bonnat, eurent à subir à Coumassie une longue captivité, eut pour résultat d'ouvrir ce royaume aux Anglais, d'y faire abolir les sacrifices humains, et de permettre d'y fonder deux nouvelles stations, l'une à Bégoro, l'autre à Abétifi, dans la province d'Okwau, l'une des plus belles de cet État, une « Suisse africaine » comme l'appellent les missionnaires. La langue *otschi* qui y est parlée, comme dans le district d'Akuapim et dans toutes les provinces de l'intérieur, avait déjà auparavant été mise par écrit par les missionnaires de Bâle, et, comme le *gan*, elle a produit toute une littérature à l'usage des écoles et des communautés chrétiennes. Sous l'influence de ces dernières, le fétichisme, la polygamie, les « grandes coutumes » en l'honneur des morts diminuent sensiblement dans cette région centrale de la côte de Guinée, au grand désespoir des prêtres païens, forcés de convenir que les fétiches révéérés depuis tant de siècles n'ont jamais produit rien de semblable à ce que le christianisme a fait depuis 50 ans.

Les résultats de l'œuvre missionnaire dans la colonie de Sierra Léone et dans la république de Libéria sont encore plus frappants. Après plusieurs tentatives de sociétés anglaises et écossaises chez les Foulahs, les Cousous, dans les îles de Loos et de Sherbro, tentatives rendues infructueuses par les guerres des tribus entre elles, la Société épiscopale de Londres choisit spécialement comme centre de son activité dans cette partie de l'Afrique occidentale la colonie de Sierra Léone, où la « Société africaine » d'Angleterre avait établi, sur des terres achetées des princes nègres, des noirs qui avaient servi sous le drapeau anglais dans la guerre d'indépendance en Amérique. Rendus à la liberté, ils s'y livraient aux désordres les plus grossiers et vivaient comme de vrais sauvages ; aussi, lorsque le missionnaire Johnson arriva à Regenstown où se trouvaient 1200 nègres, de 22 peuplades différentes, la vue de ces êtres, qui avaient plutôt l'aspect d'animaux que celui d'hommes, lui fit presque perdre

courage. Toutefois, s'enhardissant à leur prêcher, il vit bientôt se produire parmi eux un changement remarquable. Les écoles qu'il fonda prospérèrent tellement que, ne sachant plus comment s'y prendre avec tous les élèves qui lui étaient confiés, il dut pratiquer l'enseignement mutuel. Partageant tous ses écoliers en douze classes, il plaça à la tête de chacune d'elles un des douze garçons les plus intelligents, qu'il avait préparés comme moniteurs, et ceux-ci devinrent les instituteurs des autres. La transformation opérée chez ces nègres surprit tous ceux qui en furent les témoins : voyageurs, capitaines de navires et officiers attestèrent unanimement qu'elle dépassait leur attente. Vêtus décentement, les nègres étaient devenus laborieux et actifs, ils s'adonnaient à l'agriculture et à des métiers utiles ; parvenus à l'aisance, ils se bâtissaient des maisons avec jardins, et élevaient en outre, à leurs frais, maison de justice, maison pour les missions, écoles, hospice, magasin général, etc. Regentstown devint une jolie ville, pourvue d'excellentes voies de communication ; en outre, les plaisirs grossiers des nègres firent place à une joie saine. La bonne influence de cette transformation s'étendit aux localités d'alentour, à Freetown, Kiskey, Wellington, Gloucester, au Bullom et au Quiah, territoires limitrophes de celui de Sierra Léone, où les missionnaires wesleyens n'avaient pas tardé à venir joindre leurs efforts à ceux des agents de la Société de Londres. Un séminaire pour les régents fut fondé à Fourah-Bay près de Freetown, et transformé plus tard en collège destiné à former un clergé indigène capable. Il a obtenu, par ses relations avec l'université de Durham, le droit de conférer à ses étudiants des grades académiques ; les travaux d'examen sont envoyés à une commission de cette université qui statue sur la promotion. Enfin, le développement de la civilisation parmi ces noirs a permis à la Société des missions épiscopales de remettre aux communautés de la colonie le soin de s'administrer elles-mêmes.

Il y a eu, il est vrai, des moments où l'œuvre civilisatrice a paru menacée, par suite de l'accroissement de la population de nègres récemment affranchis, qui se sont jetés dans la colonie comme un torrent bourbeux, et aussi par le fait du mauvais exemple d'Européens adonnés à tous les vices. Les adversaires des nègres en ont tiré un argument en faveur de leur thèse qu'il est impossible d'élever des noirs. Mais nous pouvons leur opposer le témoignage d'un homme impartial, le docteur Soyaux qui, dans son ouvrage *Aus West-Africa*, s'exprime ainsi au sujet de Sierra Léone :

« Depuis que les missionnaires ne travaillent plus seulement parmi la

population primitive de la colonie, soit parmi les anciens esclaves qui y ont été transportés, mais aussi parmi les tribus qui sont en relations d'affaires avec eux, depuis que le commerce avec l'Angleterre a pris un nouvel essor et que des nègres devenus riches font élever leurs enfants en Europe, depuis qu'un certain nombre de civilisateurs noirs sont à l'œuvre dans leur propre pays, Sierra Léone a revêtu un aspect tout autre qu'auparavant et qui commande le respect. Un observateur impartial y remarque partout l'activité et l'application; il s'y trouve beaucoup de noirs qui peuvent marcher de pair avec lui, et avec lesquels il n'aura point honte de converser. Tout bien considéré, il trouvera que le nègre en général a dépassé le niveau de la barbarie grossière que nous attribuons aux sauvages, et qu'il peut être élevé à un niveau d'indépendance spirituelle, de réflexion propre et de productivité, comparable à celui de l'Européen, pourvu qu'on y emploie les moyens d'éducation convenables. »

On peut en dire autant de la colonie de Libéria, fondée en 1821 en faveur des esclaves libérés par la « Société de colonisation » de Washington, et qui au début eut à lutter contre les mêmes difficultés que celle de Sierra Léone. La traite était en pleine activité sur cette côte; les nègres se sentant libres ne voulaient se livrer ni à l'agriculture, ni à aucun métier; en outre, ils entraient fréquemment en conflit avec les indigènes excités, par le rhum et par la poudre, à résister à un gouvernement qui interdisait l'esclavage et la polygamie. Les premiers missionnaires qui y furent envoyés par la Société de Bâle y succombèrent à la fièvre, ou échouèrent et durent chercher un autre champ de travail. A leur tour les sociétés américaines en envoyèrent qui d'abord ne réussirent pas mieux. L'on songea alors à former à la mission les noirs eux-mêmes, et peu à peu l'on réussit à persuader aux nègres émancipés que la prospérité du pays dépendait de leur travail individuel; ils établirent des plantations de riz, d'indigo, de coton, de sucre, de café, et ces denrées devinrent l'objet d'une exportation considérable; ajoutons que le café de Libéria est d'une qualité si supérieure que les planteurs de Java en font venir des millions de plantes, pour remplacer les anciens caféiers de l'île hollandaise. Le commerce s'y est développé au point de réclamer le service de quatre lignes de vapeurs, trois de Liverpool et une de Hambourg, et cependant il n'y a point encore de voies ferrées. Avec l'État de Médine, qui vient d'être annexé à la république, Libéria compte 1,500,000 habitants, régis par une constitution qui, sous plusieurs rapports, est meilleure que celle des États-Unis. De petit coin de terre

qu'il était à l'origine, son territoire s'est étendu à 1000 kilom. environ le long de l'Atlantique, et à plus de 300 kilom. à l'intérieur, dans la direction du Niger. Si, comme il en est question, l'on créait un chemin de fer de Monrovia au Soudan ou à la vallée du Niger, la république serait maîtresse du commerce de cette vaste contrée.

Quoi qu'il en soit, l'activité des missionnaires ne s'est pas bornée au territoire de Libéria ; elle a rayonné tout autour chez les Veys, les Deys, les Pessas, les Golas, les Bassas, les Greboes, etc., et, comme le dit M. Soyaux, « c'est grâce à l'influence moralisatrice de la république que la traite a été supprimée dans cette région, et que l'histoire y enregistre maintenant beaucoup moins de guerres qu'autrefois.

Les sociétés missionnaires comprirent que Sierra Léone et Libéria étaient les deux points les plus importants pour l'extension de leur activité dans l'Afrique occidentale. Des esclaves libérés, devenus chrétiens à Sierra Léone, retournèrent dans leurs pays d'origine, le Dahomey, célèbre par ses sacrifices humains, le Yoruba et le royaume d'Egba dont la capitale Abéokouta n'a pas moins de 100,000 habitants, et y préparèrent les voies aux missionnaires indigènes formés à Sierra Leone, parmi lesquels se distingua tout particulièrement Crowther, au service des missions de l'Église épiscopale d'Angleterre. Fait prisonnier en 1821 dans l'attaque d'un village à 160 kilom. de la baie de Bénin, et jeté sur un négrier, il fut délivré par les Anglais, débarqué à Freetown, puis envoyé en Angleterre pour y étudier. Revenu à Sierra Léone, il y travailla à l'instruction des prédicateurs indigènes jusqu'en 1841, époque de l'expédition du Niger entreprise pour introduire à l'intérieur le commerce et l'industrie européens et pour y faire cesser la traite. Choisi comme interprète, il s'intéressa aux peuplades des bords du fleuve, et, quand l'expédition dut être abandonnée, il se décida à se consacrer à l'œuvre missionnaire dans les villes qu'il avait visitées. Après s'y être préparé en Angleterre, il retourna à son champ de travail, mit par écrit la langue du pays, prêcha aux natifs et, dans une visite à Abéokouta, eut la joie de retrouver sa mère, un frère et deux sœurs, esclaves libérés, devenus chrétiens. Par ses soins, une ferme modèle fut établie à Lokoja, près du confluent du Niger et du Bénoué, des stations furent fondées à Igbébé, Idda, Onitsa, Bonny, Akassa, et malgré les influences du climat, malgré les luttes périlleuses qu'elle a eu à soutenir, les chefs des tribus ayant avec les vaisseaux anglais de fréquentes altercations, dont les missionnaires ont été plusieurs fois victimes, cette mission a eu de grands succès. Aujourd'hui l'évêque Crowther, secondé par son fils, a sous sa di-

rection quantité d'ecclésiastiques et d'instituteurs de sang africain, élevés sur le sol d'Afrique. Dans son premier voyage, en 1841, il exprimait le désir qu'un temps vînt où l'on emploierait la navigation à vapeur pour transporter les missionnaires de la région des fièvres dans des stations plus salubres, afin de diminuer la mortalité des agents de l'œuvre. Son vœu est exaucé ; le « Henry Venn, » mis entièrement à sa disposition, lui permet de visiter régulièrement les neuf stations de la Société épiscopale des missions de Londres dans cette région.

Sur toute la côte, du Sénégal au fond du golfe de Guinée, les sociétés rivalisent de zèle pour faire disparaître la barbarie. Les catholiques, dont les missions y avaient été interrompues au siècle passé, ont de nouveau, depuis une vingtaine d'années environ, des établissements au Sénégal, à Bathurst, à la Côte d'Or, à celle des Esclaves, au Dahomey, où ils instruisent de jeunes négresses, recueillent de vieilles esclaves et soignent des malades. A St-Louis, M. Taylor, ancien collègue de l'évêque Crowther, travaille pour la Société des Missions de Paris, auprès des esclaves fugitifs qui viennent chercher la liberté dans la colonie française. Les missionnaires de la Société des Indes occidentales, appuyés par ceux de la Société anglaise pour la propagation de l'Évangile, se consacrent spécialement aux Pongas établis sur la rivière de ce nom. Au Vieux Calabar, les Presbytériens Unis d'Écosse, joignant à la prédication l'exercice de la médecine, sont devenus les amis de la population noire et obtiennent de ceux qui les consultent l'abandon de leurs fétiches ; ils ont même acquis assez d'influence sur les chefs pour leur persuader de dissoudre leurs harems. Au Cameroon, les Baptistes anglais ont eu de tels succès qu'un voyageur moderne ne comprend pas comment se sont produits les changements qu'il y a remarqués : « Les antiques coutumes sanguinaires sont en grande partie abolies, écrit-il, la magie se cache dans les forêts, la superstition fétiche est tournée en dérision par les vieux et les jeunes, des maisons propres s'élèvent partout ; de vrais cannibales sont devenus d'honnêtes, intelligents et habiles artisans. Une littérature élémentaire s'est créée dans cette langue auparavant non écrite. »

(La fin prochainement.)
